



Villes et Pays d'art et d'histoire
Limoges

laissez-vous **conter**
la céramique en ville

The background of the page features a close-up of a ceramic sculpture of a woman's face with a grapevine, and a ceramic tile frieze with a diamond lattice and floral pattern.



sommaire

édito.....	p. 3
introduction	p. 4
terres cuites	p. 6
grès	p. 10
faïence	p. 14
porcelaine	p. 18
glossaire, conclusion	p. 25
plans	p. 27

Au détour d'un trajet quotidien ou bien au hasard d'une promenade, la ville réserve bien des surprises à qui aime lever les yeux, s'approcher et prendre un peu son temps. Le visiteur comme l'habitant savoureront alors avec bonheur un discret témoignage de l'histoire, un élément artistique, un subtil décor..

Parmi ces surprises urbaines figurent les céramiques. Leur emploi dans l'architecture et l'espace public ne date pas d'hier. En France, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, les architectes trouvent avec les terres cuites, grès et faïences, des matériaux dociles aux principes décoratifs qu'ils défendent. Cet engouement se constate sur plusieurs façades de Limoges, dans les quartiers lotis à cette époque. Mais qu'en est-il de la porcelaine, prestigieuse céramique qui fit la renommée de la capitale limousine ? Saluée dans les arts de la table, a-t-elle aussi trouvé place dans l'espace urbain ?

Ce livret propose des repères techniques, historiques et artistiques à travers les quatre grandes familles de céramiques que sont les terres cuites, les grès, la faïence et la porcelaine. Une telle distinction, parfois malaisée à l'œil nu, permet d'appréhender les caractéristiques de chaque matière. D'autres techniques et matières, tels le sgraffite, la mosaïque et les carreaux de ciment* seront ponctuellement évoquées.

Parce que la ville marie espace privé et espace public, la découverte associe les façades d'habitations, les décors d'édifices publics et les œuvres installées dans l'espace public.

Cette présentation retient les pièces les plus significatives du point de vue historique, esthétique ou culturel. D'autres éléments indiqués sur les plans sont à découvrir au fil d'une promenade. Souhaitons qu'habitants ou visiteurs aient à cœur de révéler l'existence de décors non encore étudiés, précieuses parcelles d'un patrimoine urbain à préserver.

Bernard Vareille
adjoint au maire de Limoges





façade ancien casino, place de la République à Limoges, 1901



projet de la façade du théâtre municipal, fin XIX^e siècle



jardin d'hiver du Cercle de l'Union et Turgot, 1888

Contexte général

À la différence de ses voisins italiens, néerlandais, espagnols ou portugais, la France a employé tardivement les céramiques dans l'architecture extérieure et l'espace public. Un ensemble de raisons culturelles, artistiques, techniques et sociologiques éveillent un engouement au cours du XIX^e siècle. L'attrait pour l'Orient suscité par les campagnes de Napoléon, la redécouverte de la polychromie de l'architecture antique et médiévale font naître l'idée d'utiliser la couleur à l'extérieur des édifices. Dès 1863, l'ouvrage de référence d'Eugène Viollet-le-Duc, *Entretiens sur l'architecture*, marque durablement en France les nouvelles générations d'architectes et les amateurs d'art. Le célèbre théoricien y préconise l'usage des matériaux céramiques corrélatif à la diffusion de l'emploi du fer dans l'architecture. Par ailleurs, la bourgeoisie en plein essor commande, parfois sur catalogue, une architecture qui la distingue. La mode de la villégiature et des villas cultive le goût de la fantaisie et du détail. D'importantes innovations techniques et l'industrialisation des processus de fabrication permettent une diffusion de masse. À la fin du XIX^e siècle enfin, la céramique architecturale est confortée par l'Art nouveau*.

Limoges au XX^e siècle

Au cours du XIX^e siècle, les bouleversements économiques et démographiques liés à l'essor industriel transforment profondément la ville. Les manufactures de porcelaine, textiles, chaussures et tabac attirent une main-d'œuvre ouvrière. En un siècle, la population est multipliée par quatre. Les aménagements entrepris par les pouvoirs publics sont nombreux : gares, ponts et viaduc sur la Vienne, avenues, places, édifices publics. Tandis que les quartiers populaires et les usines s'étendent vers le nord et l'est, la bourgeoisie s'installe davantage à l'ouest et au sud. La présence de décors céramiques témoigne de ces évolutions urbaines.

Porcelaine et architecture : les étapes d'un débat

Très tôt la capitale limousine a tenté d'appliquer la porcelaine dans le domaine de l'architecture intérieure comme extérieure. Dès la Restauration, des chapiteaux de style corinthien sont fabriqués en porcelaine pour orner un autel de l'église Saint-Pierre. L'architecte du Pont Neuf prévoit d'accrocher quatre couronnes en porcelaine avec le chiffre du roi Louis-Philippe sur les faces de cet ouvrage d'art inauguré en 1840. Le projet ne fut pas réalisé ni celui destiné à orner la façade du théâtre municipal. En revanche, l'usage de l'éclairage au gaz de lieux publics entraîne la fabrication de plafonniers en porcelaine permettant à la fois de protéger les plafonds et de nettoyer plus aisément ces plaques céramiques entourant les becs de gaz. Certains cafés de Limoges ont, semble-t-il, été équipés de ces éléments décoratifs et fonctionnels.

Le rôle non négligeable des expositions universelles est à souligner. Celles-ci restent des moteurs d'une compétition technique et commerciale entre manufactures céramiques mais sont aussi un moyen de modification et de transmission du goût et des modes dans les arts industriels.

À ce titre, l'Exposition parisienne de 1878 est en France un jalon essentiel pour la céramique architecturale. Elle promeut en effet l'usage de la brique et de la terre cuite ornementales. La manufacture Pouyat propose alors une alternative avec des panneaux en porcelaine de Limoges au décor de grand feu destinés à la décoration intérieure. La presse limousine commente favorablement, peu de temps après, les nouveaux modèles de carreaux en porcelaine apposés dans le hall intérieur de la maison de l'industriel Alfred Dubreuil.

On entrevoit, avec ces premières réalisations en porcelaine, de nouveaux débouchés pour les manufactures de la ville mais aussi un moyen de promouvoir des savoir-faire limougeaux face aux principales fabriques françaises de faïence et de briques. L'enseignement alors dispensé par l'École nationale d'art décoratif de Limoges comprend la création de modèles de carreaux de revêtement.

L'Exposition universelle de 1889 est l'une des plus importantes présentations de modèles de céramique architecturale produites par les plus célèbres manufactures d'Europe. Elle renforce l'engouement pour la céramique, particulièrement la faïence et le grès, dans l'architecture extérieure. À Limoges, l'Exposition des sciences et des arts appliqués à l'industrie de 1886 avait déjà démontré avec la forte présence des faïenceries de Théodore Deck et de Jules Lebnitz l'importance de ce débouché. Les frises céramiques sont alors employées dans toute la France et déclinent sur les façades un répertoire ornemental oriental ou historicisant* apparu dès les années 1870-1880. C'est dans ce contexte que les réalisations en porcelaine les plus emblématiques, encore visibles aujourd'hui, voient le jour : panneau d'une maison de l'avenue saint-Éloi (1883), jardin d'hiver du Cercle de l'Union et Turgot (1888), frise des halles (1889) et fontaine monumentale de l'Hôtel de ville (1893).

Dès le début des années 1890, le débat s'amplifie dans la presse afin d'accélérer à Limoges l'adoption de parements en porcelaine au moment où des marchés publics sont lancés pour équiper de céramiques les stations du métropolitain parisien. En 1894, la manufacture de porcelaine W. Guérin est récompensée en section Architecture à l'exposition internationale d'Anvers. En 1895, c'est au tour de la fabrique Charles Martin d'être reconnue à l'exposition de Bordeaux pour une cheminée en porcelaine. Ces deux manufactures restent parmi les rares entreprises à développer ce type de production (cheminées, fontaines de vestibule principalement). Mais finalement, les manufactures de porcelaine de Limoges, organisées essentiellement pour la production de services de table, n'ont pu assurer dans le domaine de la céramique ornementale que des réalisations occasionnelles.

Si l'Exposition universelle de 1900 à Paris atteste le triomphe de l'Art nouveau*, il reste indéniable que l'ouvrage d'Eugène Grasset *La plante et ses applications ornementales*, paru en 1897, inspira l'ensemble des manufactures de céramique pour leurs productions de carreaux architecturaux. En grès, en faïence, ces décors vont se développer à Limoges, mais peu en porcelaine. Le grès, beaucoup moins cher et pouvant jouer un rôle constructif, s'est avéré tout autant que la faïence ou les carreaux de ciment un rude concurrent de la porcelaine auprès des architectes.

De récentes recherches ont permis d'identifier un atelier dont l'éphémère production a laissé plusieurs traces essentielles dans la ville. Petit-fils du porcelainier François Alluaud, le peintre et céramiste Eugène Alluaud (1866-1947) dépose en janvier 1899 un brevet pour une poterie kaolinique appelée « Céramofresque » destinée au décor architectural.

Signalons enfin la société « Revêtement en porcelaine de Limoges » créée en 1914 par Jules Faugeton, ingénieur et Jean-Pierre Jouhannaud, fabricant de porcelaine. Le premier conflit mondial met fin à cette tentative de fabrication industrielle de porcelaine à usage décoratif que seule la manufacture Camille Tharaud réanimera au cours des années 1930.

Au cours du XX^e siècle, au côté des revêtements industriels, la céramique apparaît dans l'espace urbain à travers plusieurs commandes publiques réalisées par des artistes.



catalogue manufacture Boulenger
(Ville de Choisy-le-Roi)



terres cuites

En Limousin, la présence abondante de granit, schiste et bois n'appelle pas l'utilisation systématique de terre cuite dans la construction traditionnelle. L'emploi de l'arène argileuse se limite au mortier, au torchis et à la fabrication de tuiles courbes ou à crochet. Mentionnons cependant les briquettes plates et tuileaux utilisés en remplissage dans les murs à pans de bois des riches demeures aux XVII^e et XVIII^e siècles. Leur couleur et le jeu graphique obtenu par les types de pose offrent une qualité ornementale appréciée. Quelques exemples sont encore visibles aujourd'hui dans le centre-ville de Limoges.

À partir du milieu du XIX^e siècle en France, la production de terre cuite architecturale passe de l'artisanat à l'industrie et le chemin de fer permet sa diffusion. En 1854, Émile Muller, ingénieur philanthrope, fonde la grande Tuilerie d'Ivry. Dans les années 1880, son catalogue propose, à côté des tuiles et briques (vernissées ou non), une grande diversité de motifs de terre cuite et d'éléments architecturaux. Saluée aux expositions universelles, ce type de production industrielle se répand à travers toute la France. C'est ainsi qu'à la fin du XIX^e siècle, briques et décors de terre cuite s'invitent sur les façades de Limoges. Une production locale alimente les chantiers.



Les gazettes

Il est une terre cuite très spécifique à Limoges : des tessons de gazettes utilisés dans le revêtement de sol. Les gazettes sont l'accessoire indispensable à la cuisson de la porcelaine. Ces cases ou boîtes circulaires en terre réfractaire empêchent que les pièces ne se soudent et les protègent de la fumée et des impuretés du four, lors des cuissons au bois ou charbon. La plupart des fabricants produisaient eux-mêmes leurs gazettes avec une terre argileuse. Après quatre ou cinq passages au four, les gazettes étaient hors d'usage. Une fois brisées, certaines trouvaient alors une seconde vie pour un pavement à moindre coût. Disposés de champ sur lit de sable, les tessons laissent parfois deviner la courbure de la boîte originelle. Loin des voies principales, les gazettes recouvrent aujourd'hui encore le sol de ruelles et portes cochères. Cette céramique rudimentaire se lit comme l'empreinte discrète d'une céramique plus prestigieuse, la porcelaine.



rue du pont Saint-Étienne



rue du pont Saint-Étienne

41, rue d'Auzette



A la confluence de l'Auzette et de la Vienne s'élevait l'usine Beaulieu qui produisait du feutre. Aujourd'hui subsiste le logement patronal aux allures de villa construit en 1903. Il fut témoin de durs conflits durant les grèves de 1905. Sa sobre façade de granit appareillé en mosaïque est rehaussée d'une riche ornementation de terre cuite : chaînes d'angle, métopes, corniche moulurée, encadrement des baies avec clés à feuilles d'acanthes* et riche garniture avec rameaux de chêne autour de l'œil-de-bœuf. La production industrielle fournit dans la seconde moitié du XIX^e siècle une ornementation abordable et facile à poser. Les éléments sont creux et remplis au mortier. Cette industrie est soucieuse de répondre à la recherche d'originalité et au goût pour l'ornementation.





5, rue Georges-Magadoux, 1904

Alignée sur la rue Magadoux, dans le quartier des Émailleurs, cette maison aux allures de villa nancéenne est bâtie en 1904 par l'architecte Omer Treich. Elle reste un rare témoignage architectural de l'Art nouveau* à Limoges. Si le volume général est conçu sans fantaisie, une ornementation sophistiquée se déploie sur les ouvertures tout en courbes soulignées par des encadrements blancs rehaussés de briques émaillées. Sur la corniche*, une frise en relief en terre cuite émaillée répond aux tonalités vertes des briques. Elle représente une fleur de liseron tantôt tournée vers le bas, tantôt ouvrant sa corolle. L'inspiration florale, les lignes courbes et volutes s'inscrivent bien dans la cohérence du style Art nouveau*.



43, avenue de Brachaud

Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, les environs de Limoges font figure d'espace de villégiature pour une partie de la bourgeoisie. Bâtie le long de l'ancienne route menant à Paris, cette demeure présente un volume surélevé par l'intermédiaire d'une terrasse. La facture classique est rehaussée d'ouvertures de style néo-gothique et d'entablements massifs. Sur la façade en retrait, un panneau d'influence japonisante est placé en allège*. En creux et en relief, il représente des chrysanthèmes mauves et roses sur un fond bleu turquoise palissés par une structure de bambous masquant le jointoiment des carreaux. Sur le mur pignon court une frise insérée dans l'appareillage régulier de granit. Le motif dominé par un écureuil chimérique mangeant des noix sur une branche, occupe deux carreaux. Tout comme le décor floral, ce motif fait écho au parc fleuri et arboré qui constitue l'écritoire de cette maison. L'originalité des sujets et l'intégration du décor dans le bâti attestent une commande singulière de l'architecte ou du commanditaire.



13, avenue Émile-Labussière, 1923

Aligné sur l'avenue Émile-Labussière, cet ancien logement patronal d'une usine de chaussures est construit en 1923 par l'architecte J.-B. Chabrefy. Au nord et à l'est, une frise originale alternant avec les ouvertures ceinture le haut des murs. Composée de deux rangées de carreaux de terre cuite, elle figure un cortège de chats courant. Le motif de base réparti sur cinq carreaux correspond à la longueur du chat noir. Les contrastes entre gris, crème, noir et brique, la stylisation des lignes confèrent un dynamisme au décor tandis que le traitement des chats, en léger relief, accroche la lumière. Cet ornement appartient au répertoire de motifs animaliers Art déco*. Il s'accompagne d'un décor géométrique de briques polychrome rouges et noires.



Cité des Coutures, 1929

La brique, qu'elle soit laissée nue ou recouverte d'un émail coloré, offre aux architectes un compromis idéal entre faible coût et qualités décoratives, une solution particulièrement adaptée aux logements sociaux, bâtiments industriels ou équipements publics. Pour la Cité d'Habitations Bon Marché que la Ville lui commande en 1925 dans le quartier des Coutures, l'architecte Roger Gonthier choisit un parement de briques claires et rouges. Côté rue, il exploite cette polychromie par des frises géométriques et alterne la pose des briques en denticules, dent de scie, à plat ou en long. Ce soin apporté au décor révèle une conception du logement social dans laquelle la qualité de vie intègre une dimension esthétique.





grès

Issu d'argiles à forte teneur en silice appelées aussi argiles grésantes, le grès possède la propriété de se vitrifier dans la masse lors de la cuisson à environ 1250°. Comme la porcelaine, il est non poreux et son degré de cuisson lui confère une grande résistance.

Apparue en Chine dès l'époque des Han au III^e siècle avant J.-C., la technique est importée en Occident au XIV^e siècle. Les foyers de production sont initialement les régions rhénanes en Allemagne, le Beauvaisis et la Drôme en France.

À l'Exposition universelle de 1889, de nombreuses manufactures présentent un grès dont la résistance aux agressions chimiques ou climatiques permet un usage architectural.

Les carreaux de grès peuvent être colorés dans l'épaisseur grâce à un moule en laiton délimitant des compartiments prêts à accueillir les oxydes métalliques. Pressés puis cuits à haute température, les motifs sont ainsi fixés. Une autre méthode consiste à réaliser le décor après cuisson avant un deuxième passage au four ; on parle de carreaux de grès émaillés. Enfin, les oxydes métalliques peuvent être appliqués avant la cuisson qui produit des effets de coulures et d'irisations. Le grès architectural fut notamment produit par Hippolyte Boulenger à Auneuil, Paul Charnoz à Paray-le-Monial et Gentil et Bourdet à Boulogne-Billancourt.

L'identification des carreaux de grès s'avère parfois difficile en raison de l'existence de carreaux de ciment* produits principalement dans le sud de la France à partir de 1840 et présentant un aspect très proche.



73, avenue Gambetta, 1891

L'architecte Dominique Vergez a marqué le paysage de la ville avec notamment le Luk Hôtel et le Cercle de l'Union et Turgot, non loin de la place Jourdan. Boulevard Gambetta, il construit en 1891 un imposant hôtel particulier dont la façade éclectique multiplie les décors néo-gothiques et néo-Renaissance, les rythmes, les matériaux. Trois frises soulignent les ouvertures du troisième niveau avec licorne ailée à langue de serpent et queue de dauphin. De part et d'autre de la baie du quatrième niveau, à gauche, sont insérés deux panneaux avec dauphins blancs et fleurs de lys. La fantaisie de ce bestiaire fabuleux ajoute à l'éclectisme ornemental cher à Vergez. Le type de décor et l'aspect mat des carreaux laissent un doute quant à l'identification du matériau. Il peut en effet s'agir de grès, produit par de grandes manufactures notamment Perrusson et Desfontaines à Écuisses en Bourgogne ou de carreaux de ciment* destinés aussi au revêtement de sol.

4, place de la Motte

En 1864 un terrible incendie ravage les alentours de la place de la Motte. Les édifices reconstruits, tel cet immeuble de rapport, se distinguent de l'habitat à pan de bois environnant. Les trois grandes ouvertures donnant sur les halles attestent la vocation commerciale du rez-de-chaussée. Les carreaux et frises de grès apportent une touche ornementale sur un appareillage rigoureux de granit. À chaque niveau correspond un jeu de motifs : entrelacs de feuilles de piques, croix fleurdelisées, frises de lierre sur fond pourpre. L'intégration des décors est cohérente et procède d'un choix architectural. Si ce type de décor est produit par les manufactures de grès, l'hypothèse de carreaux de ciment n'est pas à exclure ici encore.

140 à 146, 148 avenue Baudin

Au début du XX^e siècle, de nombreuses usines s'installent dans la partie basse de l'avenue Baudin, à proximité de la Vienne : usine de corset, blanchisserie, imprimeries Lavauzelle. Parmi les nombreux logements édifiés, cet ensemble est composé de quatre immeubles similaires et d'une villa. Les immeubles, remarquables par leur symétrie affichent une grande cohérence rehaussée de décors céramiques tels une frise en damier et des cabochons ponctuant la façade. Chaque élément en relief est inséré dans un cartouche blanc en forme de losange. Sur un fond orangé cerné de bleu, une feuille de chardon est enroulée autour d'un clou.

3, rue Gutenberg



Cette maison au toit d'ardoise à quatre pans présente une sobre ordonnance symétrique. Son originalité réside dans les douze plaques émaillées disposées sur la corniche* dont l'une a disparue. Cernées d'un filet bleu, scènes champêtres, compositions florales, couples d'oiseaux et paysages marins alternent. De tels décors de petit feu peints à la main étaient l'œuvre de décorateurs spécialisés selon les sujets traités (compositions florales, paysages, scènes de chasse...). Ici, l'intégration des plaques et la finesse d'exécution laissent penser que le propriétaire a passé une commande spécifique.





Lycée Gay-Lussac, 1930

Lors de l'agrandissement du lycée Gay-Lussac rue du Collège et place Wilson, l'architecte de la Ville, Léon Faure, préconise l'emploi du grès pour un décor situé au-dessus du quatrième niveau de la façade en brique. On fait appel aux établissements Gentil et Bourdet, spécialistes des grès flammés et mosaïques. Le programme décoratif réalisé autour de 1930 comprend trente-quatre chapiteaux en relief ornant les pilastres, un demi-chapiteau et une frise ornant la travée de l'entrée place Wilson. Les carreaux exécutés dans une gamme violacée représentent crosses de fougère, motifs fleurdelisés et mitre. Ce décor apporte à l'édifice l'empreinte du style Art déco*.



Pavillon du Verdurier

Le quartier du Verdurier, démoli en 1912-1913, est reconstruit progressivement jusqu'en 1930. Au lendemain de la première guerre mondiale, pour faire face à la pénurie de viande, l'Office du ravitaillement entreprend dans ce quartier la construction d'un pavillon frigorifique permettant de stocker la viande importée notamment d'Argentine.

Le projet est confié à Roger Gonthier, futur architecte de la gare Limoges-Bénédictins. La structure octogonale en béton armé bâtie sur 400 m² est coiffée d'un dôme en cuivre. Ses murs sont recouverts de carreaux de grès flammés aux teintes vertes et bleues et de mosaïques de tesselles. Le grès est ici employé tant pour ses qualités esthétiques que pour son caractère hygiénique. Sous les auvents dans la partie supérieure des encadrements, autour du tambour du lanteron* les murs sont habillés de céramique. Des guirlandes de fleurs blanches avec pétales bleus soutenues par des colonnes à volutes constituent une composition végétale géométrique, préfiguration du style Art déco*.



Le grès provient de la firme Gentil et Bourdet de Boulogne-Billancourt, célèbre pour sa collaboration prestigieuse avec l'École de Nancy et l'architecte Henri Sauvage. Le succès de G&B tient à l'intuition de ses fondateurs, les architectes Alphonse Gentil et Eugène Bourdet qui comprennent la nécessité de marier architecture et décor céramique dans un souci d'économie industrielle et de fonctionnalisme décoratif. Les établissements G&B, qui dès avant la première guerre produisaient grès flammés et mosaïques, privilégient après-guerre une production de tesselles. En ce sens, le pavillon du Verdurier est un bâtiment d'expérimentation et de transition. Il a fait l'objet d'une restauration en 1978 et a reçu le label « Patrimoine du XX^e siècle ».



44, avenue des Coutures, 1928-1930



L'installation d'une cité sociale dans le quartier des Coutures en 1929 appelle l'ouverture de commerces. Cette ancienne boucherie conçue après 1930 par l'architecte Robert Mongnet présente une façade soignée. Entièrement habillée de carreaux de grès flammés, la devanture est abritée par une marquise de cuivre. Audessus, l'appareillage* de granit en mosaïque est rythmé par des ouvertures voutées ou en arête. Dès la fin du XIX^e siècle, selon les préoccupations hygiénistes l'utilisation du grès est préconisé pour les commerces de bouche. Ici, l'aspect décoratif est obtenu par l'alternance de plans colorés et par les nuances et irisations propres à chaque carreau. Cette réalisation n'est pas sans évoquer le Pavillon du Verdurier construit dix ans plus tôt.



11 à 17, avenue Saint-Surin



Plusieurs résidences construites dans les années 1970 par l'architecte Bernard Pécaud sont ornées de panneaux de grès conçus par son épouse Maïté Pécaud, artiste sculpteur, peintre et céramiste. Les carreaux de grès produits par l'usine Buchtal offrent de grandes qualités de résistance aux intempéries et à l'usure. Les motifs stylisés évoquant le monde végétal ou les oiseaux se déploient sur les façades ou dans les halls. Les lignes sinueuses séparant les aplats colorés contrastent avec l'architecture épurée et géométrique caractéristique des résidences des années 1970. Ces réalisations sont notamment visibles rue Saint-Surin, rue Beaumarchais et rue Pierre-Rossignol.



Gare de Limoges-Bénédictins, et crèche Boyer-Vignaud

Les artistes et amis Rémy Deslauriers et Pierre Rustico, installés en Creuse dans les années 80, sont auteurs de deux réalisations en grès chamotte* à Limoges. Répondant à une commande de la SNCF pour la gare Limoges-Bénédictins en 1980 (détail ci-dessous), Rémy Deslauriers traite avec poésie de l'activité ferroviaire. Situé actuellement dans le local de location de véhicules, le bas-relief aux teintes bleu de cobalt courant sur deux murs réunit en une composition dynamique, panneaux signalétiques, voies, engrenages, horloges... En 1984, Pierre Rustico réalise un panneau pour l'entrée de la crèche Boyer-Vignaud édifiée sur un terrain légué par le porcelainier du même nom. Elle figure les étapes de fabrication de la porcelaine, depuis la préparation de la pâte jusqu'à la cuisson des pièces.





faïence

La faïence est obtenue à partir d'un mélange d'argile, de sable et de marne calcaire. Après façonnage et séchage, les pièces subissent une cuisson dite de « biscuit » autour de 1 000°. L'imperméabilité, la blancheur et la brillance sont ensuite obtenues en plongeant la pièce dans un bain à base d'étain aussi appelé « émail stannifère » avant une seconde cuisson à moindre température. Si le décor est réalisé sur le biscuit avant la deuxième cuisson, on parle de faïence grand feu. S'il est appliqué après la deuxième cuisson, avant un troisième passage au four, on parle de faïence petit feu.

Connue dès le IX^e siècle en Mésopotamie, cette céramique se diffuse dans le monde arabe avant d'atteindre l'Europe à la Renaissance. Elle prend d'ailleurs le nom d'une ville italienne productrice de majoliques : Faenza. Si mosquées et palais arabes se parent de faïence, on privilégie en Europe les décors intérieurs en raison du climat trop rigoureux.

Mais en 1840, la mise au point par le Français Pichenot d'une pâte résistant au gel ouvre de nouvelles perspectives. Dans le même temps, architectes et artistes tels Hittorf ou Paul Sédille défendent les bienfaits de la polychromie. De grandes faïenceries industrielles saisissent alors ce nouveau marché : Jules Lœbnitz, Creil et Montereau, Desvres, Sarreguemines, Vieillard, Longwy et Hippolyte Boulenger proposent des produits sur catalogues. Les motifs déclinent les influences antiques, médiévales, Renaissance puis Art nouveau. Récompensées lors des expositions universelles, les faïenceries prospèrent jusqu'à la première guerre mondiale. Déjà supplantée par le grès, la faïence architecturale subit en effet le déni du décor propre à l'architecture moderniste.



23, rue Armand-Barbès, 1903



En 1898, l'architecte J.-B. Chabrefy érige une demeure bourgeoise qui compte parmi ses premières réalisations. La façade élevée sur trois niveaux est ponctuée de plusieurs ornements de faïence. Treize carreaux similaires sur les quinze originels sont alignés sous la corniche*. Il s'agit de croix fleurdelisées au ton crème sur un cercle pourpre encadrées d'un bleu turquoise, motifs fréquents dans la céramique architecturale industrielle. Le panneau qui orne la corniche* des balcons présente un élément central en pointe de diamant encadré par deux motifs floraux stylisés. Il porte la mention « H-B & Cie Choisy-le-Roi », preuve supplémentaire du rayonnement des grands fabricants industriels.



7 et 9, rue Georges-Magadoux

Ces habitations formaient à l'origine un seul ensemble : un logis central encadré par deux tours en léger retrait. Sur chacune, deux panneaux similaires ornent le dessus de porte et l'ouverture du premier niveau. Un motif floral se déploie en camaïeu de bleus cerné de noir. Ce motif figure dans le catalogue de la faïencerie Boulenger qui disposait d'une succursale à Bordeaux, ville avec laquelle Limoges entretenait d'étroites relations. L'importation des décors semble ainsi écarter l'hypothèse d'une production locale de faïence architecturale, hypothèse déjà bien fragile si l'on songe à l'hégémonie de la production porcelainière dans la capitale limousine.



61, rue de la Croix-Verte, 1900



Située au cœur du quartier de la Croix Verte longtemps occupé par la clinique Chénieux, cette maison bâtie autour de 1900, en léger retrait, semble inspirée par l'architecture « chalet » des villas de l'époque. Malgré sa modeste dimension, elle se distingue par le raffinement de son ornementation, comme en témoigne une figure masculine sur le linteau central. Sur la corniche*, une frise ponctuée de cartouches* à enroulement alterne avec des panneaux de faïence dont les arabesques s'inspirent du répertoire oriental. Ce motif figure sous l'appellation « frise arabe » dans les catalogues de la fabrique Boulenger. Le panneau situé sous l'œil-de-bœuf présente une composition d'un style différent, associant coquillage et clématite. La stylisation des motifs cernés de noir marque l'inspiration de l'Art nouveau. Cet ensemble a fait l'objet d'une restauration en 2007.



43, rue Théodore-Bac

La rue Théodore-Bac est percée dans les années 1860 ; à partir de 1875, elle relie la nouvelle gare des Charentes à celle de la Compagnie Paris-Orléans (Limoges-Bénédictins). Aligné sur cette rue, cet édifice affiche une facture classique. Son originalité réside dans l'abondance du décor de faïence. Six panneaux soulignent le linteau de chaque ouverture. Les motifs, entrelacs de feuilles d'acanthe* terminés par une fleur, rappellent les bleus de Delft. Une autre version de ce motif existe au numéro 22, rue des Tuilleries. Sur la corniche*, une frise de facture arabisante est insérée entre deux moulures. Malgré la similitude de couleur, les styles sont très différents ce qui atteste la diversité des modèles disponibles sur les catalogues de la manufacture Boulenger.





115, avenue Baudin

Percée au milieu du XIX^e siècle, l'avenue Baudin servait de nouvelle route vers Aix-sur-Vienne. La bourgeoisie, soucieuse de s'éloigner du centre-ville insalubre, s'installe le long de ce nouvel axe. En 1887, l'architecte Vergez élève, en léger retrait, une demeure de style néo-classique. L'entablement soutenu par des colonnes corinthiennes semi engagées et l'ouverture à fronton au deuxième étage confèrent un aspect monumental à l'édifice. L'intégration d'un décor de faïence est inhérente au projet architectural. Sur les deux panneaux en extrémité, une rosace encadrée d'un filet noir se détache sur fond bleu. Au centre, un cartouche* accueille cinq carreaux avec croix lobées. Enfin, la lucarne est soulignée par un cartouche* portant la date de construction. L'unité des couleurs et du décor participent ici à l'harmonie du bâtiment.



46, avenue Adrien-Tarrade

Alignée sur l'avenue Adrien-Tarrade percée dans les années 1890, cette maison était le cabinet de l'architecte limougeaud Jean-Baptiste Chabrefy. Sa façade de schiste, appareillée en mosaïque, présente une ornementation soignée : encadrement des ouvertures alternant briques peintes en blanc et rouge, bandeau de briques denticulées, marguerites de faïence ponctuant la corniche et ornant les spirales qui terminent l'encadrement des baies. La fenêtre du rez-de-chaussée est surmontée d'un cartouche* à enroulement encadrant un panneau de quatre carreaux de faïence. Le motif décline un pied de pissenlit aux divers stades de maturité des fleurs. Les teintes beige, bleue et ocre font ressortir le cercle blanc de la fleur en graine. Cette façade affiche sans doute les conceptions de J.-B. Chabrefy quant au décor architectural. Son intérêt pour la céramique se vérifie sur d'autres réalisations : 18, rue Leon-Sazerat, 23, rue Armand-Barbès, 13, avenue Emile-Labussière.



19, rue Pierre-Raymond

Le long des rues reliant le square des Émailleurs à l'avenue Foucaud s'élèvent des maisons bourgeoises souvent dotées de jardins. Entourée d'édifices au style classique, cette demeure en calcaire détonne par ses volumes. Accolée au logis principal, une tour avec fenêtre en saillie ou oriel s'élève sur trois niveaux. Une frise de clous, au nombre de douze côté rue et de deux en retour d'angle, court le long de la corniche. Chaque clou de couleur jaune pâle s'inscrit sur un fond bleu clair et s'insère dans un encadrement mouluré. De nombreux clous en céramique sont visibles sur les façades dans Limoges. Tout comme les cabochons aux volumes arrondis, les clous permettent de ponctuer une façade ou d'habiller une grande surface. Ici, leur disposition en frise est originale.



44, rue Aristide-Briand

La rue Aristide-Briand ouverte en direction d'Ambazac devient dans les années 1930 un axe névralgique au cœur d'un quartier vivant et populaire. Cette habitation très simple présente un appareillage en mosaïque de granit et schiste rehaussé de plusieurs ornements en céramique. Entre les ouvertures des premier et deuxième étages, des cabochons* de faïence vert bleuâtre à contour perlé animent la surface. Sur la corniche*, en alternance avec les décors géométriques de brique, sont disposés huit panneaux de faïence formant une frise. Leur décor floral est traité en aplat et de manière stylisée. Des fleurs à corolles bleues et cœurs jaunes se détachent sur un fond de fleurs blanches. Le camaïeu de couleur est assorti d'un jeu sur la taille des fleurs qui renforce l'effet décoratif proche de l'Art nouveau.



9, avenue de Louyat



En 1874, la municipalité décide de transformer l'ancien chemin de Lostende en large avenue reliant la ville au cimetière de Louyat. Ce nouvel axe attire la construction d'habitations. Dans sa structure et ses dimensions, cette maison alignée sur l'avenue est d'allure modeste. Sa singularité vient d'un décor de faïence qui introduit des touches colorées. Les deux cabochons* disposés au premier étage

sont identiques à ceux précédemment décrits rue A.-Briand, preuve d'une production standardisée. Dans le prolongement des linteaux du premier étage, un double bandeau de briques à plat ou sur la tranche encadre une frise de carreaux. Le motif d'iris entrelacés court sur un fond blanc entre deux filets bleus. L'inspiration de la nature, le traitement très graphique de la fleur et les volutes formées par les feuilles s'apparentent au style Art nouveau.



41, avenue Émile-Labussière



Sous la corniche de cette maison bourgeoise à toiture d'ardoise mansardée court une frise continue présentant un décor d'entrelacs de chardons. L'ornement se déploie symétriquement autour d'un chardon central qui coïncide avec le milieu de la façade, ce qui atteste un souci d'intégration à l'architecture. La palette de couleurs marie sang-de-bœuf, ocre, bleu turquoise,

gris et blanc. Les motifs sont traités en aplat et cernés d'un trait noir qui renforce les contrastes.





porcelaine

La porcelaine a été mise au point par les Chinois autour du VII^e siècle mais le secret de sa composition n'est percé par les Européens qu'au XVIII^e siècle. En 1768, la découverte de kaolin près de Limoges inaugure l'aventure porcelainière en Limousin.

La porcelaine est obtenue à partir d'un mélange de kaolin, argile blanche réfractaire (50%), de feldspath (25%) qui abaisse la température de cuisson et sert de liant et de quartz (25%), silice qui génère la transparence. Les pièces sont façonnées puis séchées avant une première cuisson, le dégourdi. Elles sont ensuite plongées dans un bain dit d'émail, puis subissent une seconde cuisson entre 1300° et 1400°. Elles deviennent brillantes et translucides et peuvent résister à de fortes amplitudes thermiques. Comme pour la faïence, le décor est dit de grand ou petit feu. Pour un usage architectural extérieur, le grand feu consistant à poser les oxydes métalliques sur le dégourdi ou intégrés à l'émail de la couverte est préférable.

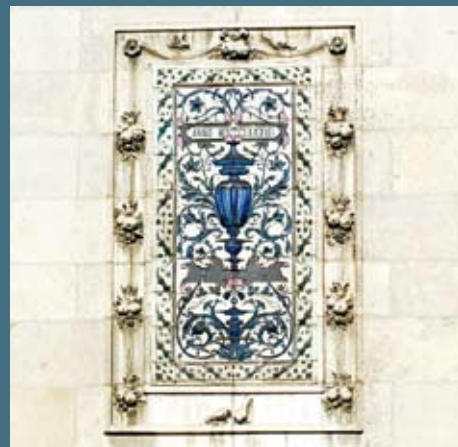
Plasticité, résistance au gel, blancheur et facilité d'entretien fondent les arguments d'une porcelaine architecturale. Les recherches d'Édouard Peyrusson sur les décors de grand feu promettent de nouvelles applications architecturales à partir des années 1880. Ainsi en témoigne la plume d'un journaliste local dans le *Courrier du Centre* en 1889 : « *Il ne s'agit pas tant de créer des chefs-d'œuvre coûteux que de mettre à la disposition des architectes et des ingénieurs des matériaux d'un usage excellent et dont l'emploi est amené à prendre un grand développement, par suite de la prédominance de fer dans un grand nombre de constructions. [...] On comprend que la porcelaine n'a pas besoin de la finesse de pâte que nous recherchons dans la vaisselle ; la porcelaine d'architecture souffrira sans inconvénient un façonnage sommaire et l'emploi de matières premières inférieures.* »



I, rue Saint-Éloi



En 1880, un entrepreneur fortuné, Ernest Ruben initie un programme immobilier à l'ouest de la ville comptant immeubles à loyer et hôtels particuliers. Douze ans plus tard, il fait don à la Ville du square privé central, nommé « square des Émailleurs » en hommage à l'art de l'émail qu'il défend. En retrait d'alignement s'élève un imposant hôtel particulier de style néo-classique à toiture d'ardoise mansardée et murs de calcaire. La façade ouest est ornée d'un panneau de soixante carreaux réalisés par la manufacture Pouyat. Reconnu pour sa porcelaine blanche, cette manufacture se distingue aux expositions universelles par des applications architecturales, notamment de grands panneaux décoratifs pour des brasseries parisiennes. Le motif de style néo-Renaissance est dessiné par Louis-Auguste Steinheil (1814-1884), auteur de plusieurs vitraux et peintures de la cathédrale de Limoges. Il s'agit ici d'un vase inséré dans un lacy d'arabesques* florales et traité en bas-relief. La palette de couleurs de grand feu associe bleu de cobalt, vert de chrome, rose de chlorure d'or sur fond ivoire. Le panneau est encadré d'un feston* sculpté tandis qu'un couple d'oiseaux picorant sur le rebord crée un sentiment supplémentaire de profondeur.



9, rue Noël-Laudin, 1897

En 1897, le porcelainier Charles Martin fait bâtir pour ses trois filles un hôtel particulier aligné sur la rue Noël-Laudin. De facture néo-classique, la façade de calcaire se déploie symétriquement sur un soubassement de granit. Situés entre le deuxième étage et l'étage mansardé, des panneaux composés de carreaux de porcelaine placés entre des modillons soulignent la corniche* par l'alternance de deux motifs. L'un associe coquilles Saint-Jacques et feuilles d'acanthes*, l'autre est un grotesque* arborant cornes de bouc et barbe à contours lobés. Ces motifs en relief sont disposés sur un fond rouge quadrillé de lignes ivoire renforçant l'éclat de la porcelaine. La finition et l'originalité de ce décor de style néo-Renaissance témoignent de l'intérêt d'un porcelainier pour un emploi de la porcelaine différent des arts de la table. La médaille d'or remportée en 1897 par Charles Martin à l'exposition de Bruxelles pour une cheminée de salon en porcelaine confirme son implication dans la porcelaine architecturale.



106, avenue Ernest-Ruben, 1899



Afin de relier les nouveaux quartiers résidentiels aux bords de Vienne, Ernest Ruben fait percer une avenue à laquelle on donnera plus tard son nom. Cette maison bourgeoise est bâtie en 1899 par le porcelainier Charles Laurent. Au-dessus de la porte, un décor floral de grand feu marie les tons vert de chrome, bleu de cobalt, rose au chlorure d'or et représente des feuilles de vignes. Au-dessus des fenêtres, deux mascarons* aux tons ivoire représentent à gauche, une bacchante, à droite un Bacchus, tous deux très expressifs. Ces décors historicistes* sont à rapprocher d'une réalisation de la manufacture Pouyat (Illus. p. 4) dont on trouve des éléments dans le jardin d'hiver du Cercle de l'Union et Turgot. Il pourrait s'agir d'un remploi.





35, avenue Émile-Labussière, 1886

Aligné sur la rue, cet ancien logement patronal d'un atelier de décoration sur porcelaine date de 1886. Il compte sans doute parmi les premières constructions le long de cette ancienne route de Poitiers ouverte au milieu des années 1880. La porte cochère conduisait à l'atelier qui cessa son activité en 1950. La façade enduite est ornée de plusieurs éléments de porcelaine. Quatre assiettes placées sous la corniche représentent des oiseaux dans un style qui se veut japonisant. Les carreaux ornant les métopes du petit entablement situé sous la lucarne centrale représentent dans un style plus réaliste glaïeuls, jonquilles, narcisses et iris. Étant donné la production de l'atelier, ce décor de petit feu avait sans doute valeur d'enseigne. L'usage de l'assiette décorative pour habiller les murs intérieurs des maisons se développe particulièrement à cette époque. L'augmentation du nombre de peintres décorateurs en chambre (ou chambrelans) entraîne par ailleurs une diminution des coûts de ces objets décoratifs élargissant le public amateur.



101, avenue de Naugeat, 1900

Le transfert de l'asile des aliénés en pleine campagne au lieu-dit « Naugeat » a nécessité dès 1857 l'ouverture d'une avenue joignant l'ancienne route d'Aixe au nouvel établissement. Cet axe large et ombragé voit fleurir des maisons cossues parmi lesquelles cette demeure 1900. Le jeu de la brique tantôt encastrée dans les encadrements, tantôt rythmant les travées des deux premiers niveaux manifeste un effort d'ornementation. La frise courant au-dessus du premier étage est constituée d'une alternance de grandes et petites croix fleurdelisées traitées en relief. Les couleurs de grand feu, bleu de cobalt et vert de chrome, contrastent avec le fond blanc et la teinte des briques. Cette ornementation est probablement l'œuvre de ses occupants. En effet, Paul Reboisson, premier propriétaire était fabricant de porcelaine tandis que la famille de son gendre Salomon comptait un décorateur.



plaque cimetière de Louyat, Limoges, 1858

Art funéraire

En 1806, sur les hauteurs de Louyat, loin de la ville, la municipalité ouvre un nouveau cimetière suivant les prescriptions du Consulat. À partir de 1820, au côté des habituelles croix de bois et stèles de pierre, apparaît bientôt la porcelaine. Sa blancheur, sa plasticité et sa résistance permettent une grande diversité dans l'expression du souvenir. Ces premières plaques commémoratives réalisées par des artistes décorateurs indépendants sont d'une grande diversité. On y décèle un souci touchant de personnalisation des sujets en même temps que l'influence des grands styles artistiques. À partir de 1860-1870 des ateliers se spécialisent et la production devient plus stéréotypée. Avec la guerre de 1914-1918, l'art de la plaque funéraire est supplanté par les procédés de reproduction. Cet art populaire dont subsistent de fragiles témoignages est unique. Il fait partie intégrante de l'histoire porcelainière et marque l'espace public.

Musée National de porcelaine Adrien-Dubouché, 1900

Sous le Second Empire, le mécène et amateur d'art Adrien Dubouché initie un musée céramique et une école d'Arts décoratifs. Ce musée-école est nationalisé en 1881 et la construction d'un nouvel édifice achevé en 1900 est confiée à l'architecte Henri Mayeux. La façade côté rue peut se lire comme un manifeste des arts décoratifs. Au-dessus des larges baies du rez-de-chaussée, le premier étage présente, entre chaque travée, un panneau orné de sgraffiti* de guirlandes ponctués de médaillons à décor floral. L'entablement est en brique émaillée tandis que la porcelaine réalisée par la manufacture GDA occupe une place de choix : des plaques saluant des personnalités limousines et une frise courbe à l'enseigne du musée sont réalisées en porcelaine de grand feu. Deux plats décoratifs représentant deux muses ornent l'entrée principale.



Halles centrales, place de la Motte, 1889

Les architectes Levesque et Pesce, ingénieurs des Arts et Manufactures de Paris s'inspirent des travaux novateurs d'Eiffel pour la construction des halles inaugurées en 1889. Les murs en briques naturelles avec dessin de briques noires sont surmontés de verrières en plein-cintres à armatures de fer. Entre les multiples consoles supportant la corniche* court une frise de 328 panneaux de porcelaine de grand feu réalisés par la manufacture Guérin. Le décor évoque les activités commerciales des halles : animaux de boucherie, volaille, gibier, poissons, crustacés, fleurs, fruits et légumes. Chaque section est encadrée d'un panneau en relief portant l'initiale de la ville. Le 21 juin 1890, le *Courrier du Centre* écrit : « La frise des halles est une œuvre céramique remarquable qui montre quelles ressources les architectes pourraient tirer de la porcelaine au grand feu. La preuve est faite aujourd'hui, la porcelaine possède des qualités de solidité, de brillante et harmonieuse coloration qui la rendent très précieuse pour l'ornementation extérieure des édifices publics, des maisons ou des hôtels particuliers, mais le préjugé insoutenable aujourd'hui, qui lui fait préférer la faïence, continue à être partagé par un trop grand nombre de constructeurs ».





J.-J. Prolongeau et C. Couty,
restauration de la fontaine
de l'Hôtel de ville

Fontaine, square de l'Hôtel de ville, 1893

En 1893, l'implantation d'une fontaine en porcelaine en face de la mairie confirme la volonté d'associer l'identité de la ville au prestige de l'industrie porcelainière. Dessinée par Charles Genuys, architecte en chef du dôme des Invalides et sous-directeur de l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs de Paris, cette fontaine est un exemple rare de porcelaine sortie dans une structure de bronze. Les élèves des écoles des Arts Décoratifs de Limoges et de Paris ont contribué à son exécution. Les décors de grand feu en relief représentant poissons, vagues et nymphéas dans le style Art nouveau* ont été réalisés par la manufacture Guérin. A partir de 1981, ce monument a fait l'objet d'une restauration confiée aux céramistes Jean-Jacques Prolongeau et Christian Couty. Ce dernier raconte : « *Nous avons amélioré la technique car au début les plaques étaient entièrement cloisonnées au dos, ce qui entraînait de nombreuses fentes ; nous les avons simplifiées et rendues vides au dos. Il a fallu redessiner chaque modèle pour l'adapter aux nouvelles rétractions de la porcelaine, réaliser les gravures des motifs en relief, produire les modèles plâtre et les moules. [...] Ensuite, est arrivé le travail des émaux de grand feu. [...] Nous avons effectué de nombreuses recherches mais nous avons énormément de mal à trouver ces couleurs d'émail de grand feu et un jour, par inadvertance, dans nos essais, nous posons un pinceau de barbotine de porcelaine dans une préparation d'émail. La pâte se diffuse à l'émail et Jean-Jacques Prolongeau me dit : « Eh petit, je crois qu'on est bon, tu vois, je crois que c'est peut-être notre solution ».*

Villa Bellevue, 1905 (par Jean-Marc Ferrer)

Eugène Alluaud réalise à partir de 1897 dans l'ancienne fabrique Labesse des services et des pièces de décoration. En janvier 1899, il dépose un brevet pour une nouvelle céramique décorative appelée « Céramofresque » : il s'agit vraisemblablement d'une poterie kaolinique donnant la matité et la blancheur du biscuit mais proche « du grès par l'aspect et les qualités plastiques » (Camille Leymarie, *Histoire de la porcelaine de Limoges*, 1904). Lors de l'Exposition universelle de 1900, Alluaud est récompensé pour ses « porcelaines spéciales, ornées de fleurs en relief, légèrement colorées, mates ou émaillées, destinées aux constructions et à la décoration architecturale (G.Vogt, Exposition universelle internationale de 1900, Rapports du jury international, classe 72, 1901). La façade du casino de la place de la République à Limoges (aujourd'hui disparu) était décorée d'une frise végétale Art nouveau* réalisée avec ce nouveau matériau (ill. p.4).

Achevée en 1905, la villa Bellevue (pavillon des femmes de l'ancien asile d'aliénés de Naugeat), construite par l'architecte Henri Lemasson conserve encore aujourd'hui une frise qui développe un décor végétal Art nouveau* (80 carreaux) et un motif de trois mouettes en vol (123 carreaux). Exécuté vers 1901 par la manufacture Eugène Alluaud, cet ensemble est d'autant plus important qu'il porte la signature, pour les carreaux des mouettes, du célèbre peintre, graveur et sculpteur animalier Paul Jouve (1878-1973). Ce dernier s'était fait remarquer par une frise d'animaux, réalisée en grès par Alexandre Bigot, installée sur la porte d'honneur de l'Exposition universelle de Paris en 1900.

Régulièrement en contact avec Limoges (il a surtout proposé des modèles animaliers pour l'entreprise GDA édités par Siegfried Bing à Paris), Paul Jouve laisse ainsi dans la capitale limousine l'une de ses rares frises céramiques encore en place en France !



Jean-Jacques Prolongeau, lycée du Mas-Jambost

Le lycée professionnel du Mas-Jambost construit par l'architecte René Blanchot prépare aux métiers de la porcelaine. Sur l'une des façades, un immense panneau a été réalisé en 1976 par l'artiste céramiste Jean-Jacques Prolongeau et figure parmi les plus grandes réalisations céramiques murales en France. La composition abstraite pouvant évoquer un électrocardiogramme associe reliefs en porcelaine de grand feu et grès flammés. Située en entrée de ville, cette œuvre est aussi conçue pour être vue par les automobilistes. Les formes saillantes découpent des ombres tandis que les surfaces irisées ou mates créent une vibration lumineuse. En 2009-2010, cette œuvre a fait l'objet d'un chantier de restauration qui lui a redonné son impact visuel.



Michel Morichon, archives départementales de la Haute-Vienne

La construction d'un nouvel édifice pour les archives départementales en 1984 donne lieu à la création d'une œuvre par l'artiste Michel Morichon dans le cadre du 1% artistique. Situées le long de l'allée conduisant à l'entrée, des lamelles de porcelaine non émaillée de 4,25 m de hauteur sont assemblées sur 33 m de long. Sur cette palissade dont la blancheur mate rappelle celle du papier, l'artiste a reporté, tels de précieux graffitis, des éléments graphiques provenant de la collection des archives, datant pour certains du XI^e siècle.



Jean-Charles Prolongeau, lycée Jean-Monnet

Trois compositions abstraites en porcelaine animent une façade du lycée hôtelier Jean-Monnet. Cette œuvre de Jean-Charles Prolongeau a été réalisée en 1993. Le module de base de forme ovale est inspiré des supports de plats à poisson. Il est assemblé pour former trois formes géométriques différentes. Chaque élément est fixé par des tiges de métal en décalage par rapport au mur, ce qui crée un jeu d'ombres graphique. La brillance de la porcelaine céladon contraste avec le grès industriel mat du parement mural.



Christian Couty et Marie-Evelyne Savorgnan, bassin, square des Émailleurs

En 2003, la Ville de Limoges restructure l'espace vert du square des Émailleurs et envisage l'édification d'une fontaine. La structure architecturale ayant été définie, le décor est confié à Marie-Evelyne Savorgnan et Christian Couty. Ils conçoivent et réalisent une frise décorée à la main de deux cent trente-et-un motifs, tous différents, en émail de grand feu bleu lavande qui délimite des surfaces de carreaux blancs dont le décor est gravé dans la porcelaine. Dans le fond du bassin se dessine un motif géométrique élaboré à partir de carreaux émaillés blanc, bleu et vert réalisé en grès pour des questions de normes et de sécurité.





Résidence de la manufacture Royale, rue Bobillot, Marielle Paul, 1996

Au centre d'une résidence de logements HLM, des briques dessinent dans le pavement l'emplacement d'un four à porcelaine. Sur huit plaques de porcelaine incrustées dans le sol sont imprimées des photographies d'ouvriers au travail prises en 1945. Au centre est reproduit le premier médaillon de porcelaine à l'effigie de Turgot. Réalisée en 1996 par Marielle Paul, cette œuvre témoigne de la présence à cet emplacement d'une manufacture historique de porcelaine, la Manufacture Royale.



Hôtel de police, Patrick Corillon, *Les lucioles*, 2002

À l'entrée de l'Hôtel de police s'élève une cheminée revêtue de carreaux de porcelaine. Cette œuvre de Patrick Corillon, *Les lucioles*, a été réalisée en 2002 dans le cadre du 1% artistique lors de l'édification de l'équipement. Sur les plaques ont été reportées par sérigraphie des photographies de mains accomplissant différents gestes. Chacune est accompagnée d'une phrase manuscrite descriptive rattachant le geste tantôt à la production manuelle, tantôt au travail de la police. Cette simple description établit un lien subtil entre l'histoire du site, ancienne manufacture de porcelaine Haviland et sa destination actuelle. Comme à son habitude, Patrick Corillon introduit la lecture dans l'espace public et invente ainsi un mobilier urbain d'un genre singulier, qui signale une mémoire, signifie des liens, ouvre l'imaginaire.



Musée national Adrien-Dubouché, Javier Perez, *Source*, 2004

De part et d'autre de l'allée centrale conduisant à l'entrée du musée Adrien-Dubouché, installées au centre de deux bassins, deux têtes en porcelaine percées de minuscules trous se transforment en fontaine. L'artiste espagnol Javier Perez a réalisé cette œuvre intitulée *Source* en 2004. Dans les fontaines classiques ou les gargouilles médiévales, l'eau s'écoule généralement d'une bouche ouverte. Ici, bouche et yeux de l'artiste sont fermés tandis que les minuscules jets d'eau nimbent le personnage, telle une métaphore du jaillissement de la pensée créative.



Manufacture de porcelaine Bernardaud, Paul Rebeyrolle, *En hommage à Bernard Palissy*, 2005

Dans la cour de la manufacture de porcelaine Bernardaud, cette fontaine a été conçue en 2005 par Paul Rebeyrolle. Ultime œuvre de l'artiste, elle ouvre une fantaisie dans l'univers d'ordinaire plus poignant de ce grand peintre de l'après-guerre, dont l'expressionnisme tactile rejoint parfois l'abstraction. Son goût pour les matières et textures a été transposé en porcelaine grâce aux savoir-faire des ouvriers de la manufacture. Fragments de vaisselle, crapauds, grenouilles, serpents et tritons surdimensionnés forment le bestiaire bigarré de cette insolite fontaine de patio. Intitulée *En hommage à Bernard Palissy*, cette œuvre est un écho plein d'humour à l'univers aquatique et fantastique des vaisselles de luxe et céramiques architecturales du grand maître de la Renaissance.





Comme en de nombreuses villes françaises, les façades de Limoges se sont parées de céramiques, essentiellement à la fin du XIX^e siècle et à l'aube du XX^e siècle, dans une Belle Époque sous influence de l'Art nouveau. Ces éléments méritent d'être signalés et préservés pour leurs qualités esthétiques propres et comme témoignages d'une histoire du goût et des styles. Ils sont aussi autant d'indices pour une lecture des évolutions urbaines et sociologiques de la ville. Les théories fonctionnalistes et le déni du décor ainsi que le besoin de logements en grand nombre éclipsent la céramique architecturale au cours du XX^e siècle. Elle n'apparaît alors qu'à l'occasion de commandes exceptionnelles.

Si les terres cuites, grès et faïences témoignent d'une histoire nationale et plus largement occidentale des arts décoratifs, les décors de porcelaine constituent une appropriation de cette histoire spécifique à Limoges.

La préservation de ce patrimoine s'accompagne aujourd'hui de nombreuses initiatives et expérimentations pour inventer de nouveaux usages de la céramique dans la ville et l'architecture. Plusieurs structures développent la recherche technique et artistique : le Centre de Recherche des Arts du Feu et de la Terre (CRAFT), l'École Nationale Supérieure d'Art (ENSA), l'École Nationale Supérieure de Céramiques Industrielles (ENSCI) et le Pôle Européen des Céramiques (PEC). L'intégration urbaine des céramiques constitue l'un des axes de travail du réseau UNIC qui réunit autour de Limoges sept villes européennes partageant une tradition et une production céramique. Enfin, le programme URBACER coordonné par la Chambre de Commerce et d'Industrie de Limoges et de la Haute-Vienne et le CRAFT consiste à créer une gamme de mobilier urbain en céramique.

Au-delà de ce livret, le visiteur et l'habitant pourront aiguïser leur curiosité avec les visites commentées thématiques menées par les guides-conférenciers de l'Office de tourisme.

Conception :

Germaine Auzeméry-Clouteau, animatrice de l'architecture et du patrimoine, Ville de Limoges
Eric Boutaud, étudiant-stagiaire IUP Valorisation du patrimoine et aménagement du territoire, Université de Limoges

avec le précieux concours de Jean-Marc Ferrer, historien des arts décoratifs limousins XIX^e-XX^e siècles.

Maquette : ateliers d'édition Ville de Limoges - charte graphique de LM Communiquer

Comité de relecture :

M. Stéphane Capot et M^{me} Bénédicte Sardin (archives municipales), M^{me} Marie-Noëlle Carado-Peyre (office de tourisme)

Impression :

juillet 2010 - imprimerie Champagnac

Personnes et institutions ressources :

Service de l'urbanisme, archives municipales, ateliers d'édition de la Ville de Limoges.

CAUE de la Haute-Vienne, Musée national de la porcelaine Adrien-Dubouché, Centre de Recherche des Arts du Feu et de la Terre, archives départementales de la Haute-Vienne, service de l'inventaire et du patrimoine culturel du Limousin, Centre Hospitalier Esquirol, manufacture de porcelaine Royal Limoges, Fondation Bernardaud, Office de tourisme de Limoges, écomusée Creusot-Montceau, musée Paul Charnoz, archives municipales de Choisy-le-Roi.

M. Bernard de la Burgade, M. Christian Couty, M. Rémy Deslauriers, M. Benoît Faÿ, M^{me} Agathe François, M. Thierry Lachaniette, M^{me} Jacqueline Meseguer, M^{lle} Elsa Moreau, M. Vincent Pécaud, M^{me} Maité Pécaud.

M. Jean-Charles Prolongeau, M. Pascal Texier, M. Michel Toulet, M. Paul Rustico, M^{me} Valière-Vialeix et l'ensemble des propriétaires pour leur aimable contribution.

Crédits photographiques :

© Ville de Limoges : Vincent Schrive - © Christian Couty : restauration fontaine de l'Hôtel de ville, p. 22 -

© Fondation Bernardaud : fontaine de Paul Rebeyrolle, p. 24 - © Ville de Choisy-le-Roi : p. 5

glossaire

Acanthe : plante sauvage méditerranéenne caractérisée par de grandes feuilles représentées de manière stylisée dans le chapiteau corinthien.

Allège : élément situé entre le plancher et la baie d'une fenêtre.

Arabesque : motif ornemental d'origine arabe, constitué de formes géométriques ou florales stylisées.

Art déco : mouvement artistique entre 1920 et 1939 dont le nom vient de l'Exposition internationale des Arts Décoratifs et industriels modernes à Paris en 1925. L'Art déco délaisse les ondulations et le goût du détail de l'Art nouveau au profit de l'angle, de la géométrie et du dépouillement. Ce style influence en particulier l'architecture et le design.

Art nouveau : mouvement artistique apparu en Europe vers 1890 jusqu'en 1914. Il rejette traditions académiques et références antiques, prône l'observation de la nature, veut transformer le cadre de vie et marier arts majeurs et arts mineurs. Baptisé Jugendstil en Allemagne, Modern Style en Angleterre, l'Art nouveau irrigue tous les domaines de la création, peinture, sculpture, architecture, orfèvrerie, céramique, vitrail.

Appareillage : modalité d'assemblage, de liaison et de mise en valeur des matériaux de la construction.

Cabochon : en céramique, terme utilisé dès 1850 désignant une demi-sphère entourée d'un autre élément décoratif faisant saillie dans la surface du mur.

Carreau de ciment : carreau de revêtement de sols et murs fabriqué par moulage, à base de mortier et d'additifs, ne nécessitant pas de cuisson. La cimenterie de Viviers, en Ardèche lance la fabrication autour de 1850.

Cartouche : ornement représentant un parchemin en partie déroulé qui porte une inscription ou des armoiries.

Chamotte : tesson broyé que l'on ajoute à une terre ou un grès pour lui donner plus de tenue et accélérer le séchage.

Corniche : bande terminale supérieure de la façade située sous l'avant-toit.

Feston : décoration en bas-relief ou peint, représentant une guirlande de branches fleuries avec des putti, suspendue à ses deux extrémités.

Grotesque : décoration réalisée en fresque ou en stuc, inspirée de l'arabesque, qui représente sphinx, feuilles, branchages et animaux.

Historicisme : en architecture, pratique fondée sur la référence aux styles historiques (Antiquité, roman, gothique, Renaissance, traditions nationales ou étrangères).

Lanternon : petite tourelle ajourée de forme basse surmontant un dôme, éclairant un édifice.

Mascaron : ornement représentant une figure humaine dont la fonction originelle était d'éloigner les mauvais esprits.

Sgraffite : technique de décoration consistant à gratter l'engobe déposée préalablement sur un fond d'argile pour faire apparaître un motif en relief.



Décor et œuvres en céramique

quartiers centre, des Émailleurs et Baudin

- 1 5, rue Mirabeau
- 2 32, rue Pétiniaud-Beaupeyrat
- 3 106, avenue Ernest-Ruben
- 4 124, avenue Ernest-Ruben
- 5 128, avenue Ernest-Ruben
- 6 18, rue Léon-Sazerat
- 7 7, rue Pierre-Raymond
- 8 19, rue Pierre-Raymond
- 9 25, rue Pierre-Raymond
- 10 1, avenue Saint-Éloi
- 11 9, rue Noël-Laudin
- 12 Fontaine des Émailleurs
- 13 5, rue Georges-Magadoux
- 14 7 et 9, rue Georges-Magadoux
- 15 41, rue des Arènes
- 16 11 au 17, rue Saint-Surin
- 17 Musée national Adrien-Dubouché
- 18 30, avenue de la Libération
- 19 38 bis et ter, avenue de la Libération
- 20 Halles, place de la Motte
- 21 4, place de la Motte
- 22 73, boulevard Gambetta
- 23 Lycée Gay-Lussac
- 24 Fontaine de l'Hôtel de Ville
- 25 36, avenue de la Révolution
- 26 33, rue des Basses-Palisses
- 27 61, rue de la Croix-Verte
- 28 75, avenue Baudin
- 29 94, avenue Baudin
- 30 115, avenue Baudin
- 31 140 à 148, avenue Baudin



Décor et œuvres en céramique

quartiers Carnot et gare de Limoges-Bénédictins



- 1 44, rue Aristide-Briand
- 2 Gare Limoges-Bénédictins
- 3 35, Cours Bugeaud
- 4 27, rue Lamartine
- 5 23, rue Armand-Barbès
- 6 41, rue Armand-Barbès
- 7 43, rue Théodore-Bac
- 8 51, rue Théodore-Bac
- 9 56, avenue Garibaldi
- 10 15, avenue Adrien-Tarrade
- 11 46, avenue Adrien-Tarrade
- 12 59, rue Bobillot
- 13 Rés. manufacture Royale rue de Bobillot
- 14 53, rue de Beaupuy
- 15 12, rue du Crucifix
- 16 13, avenue Émile-Labussière
- 17 3, rue Gutenberg
- 18 33, avenue Émile-Labussière
- 19 35, avenue Émile-Labussière
- 20 41, avenue Émile-Labussière
- 21 Hôtel de Police
- 22 9, avenue de Louyat
- 23 36, avenue Lucien-Faure
- 24 Crèche Boyer-Vignaud

Laissez-vous conter **Limoges, Ville d'art et d'histoire...**

... en compagnie d'un guide-conférencier agréé par le ministère de la Culture
Le guide vous accueille. Il connaît toutes les facettes de Limoges
et vous donne les clefs de lecture pour comprendre l'histoire de la
ville et son développement au fil des quartiers et des communes, au
travers de son patrimoine bâti et paysager. Le guide
est à votre écoute. N'hésitez pas à lui poser des questions.

Le service Ville d'art et d'histoire

coordonne les initiatives de Limoges, Ville d'art et d'histoire.
Il propose toute l'année des animations pour les publics, habitants,
touristes et scolaires. Il se tient à votre disposition pour tout projet.
Service Ville d'art et d'histoire, tél. 05 55 45 49 34

Si vous êtes en groupe

L'OT de Limoges vous propose des visites toute l'année sur réservation.
Des brochures, conçues à votre attention, vous sont envoyées
à la demande.

Renseignements, réservations

Office de tourisme, tél. 05 55 34 46 87
12, boulevard de Fleurus 87000 Limoges,
fax 05 55 34 19 12
www.limoges-tourisme.com
info@tourismelimoges.com

Limoges appartient au **réseau national** des Villes et Pays d'art et d'histoire

Le ministère de la Culture et de la communication, direction
de l'architecture et du patrimoine, attribue l'appellation Villes et
Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent
leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers
et des animateurs du patrimoine et la qualité de leurs actions.
Des vestiges antiques à l'architecture du xx^e siècle, les villes
et pays mettent en scène le patrimoine dans la diversité.
Aujourd'hui, un réseau de 137 villes et pays vous offre son
savoir-faire dans toute la France.

À proximité,

Monts et Barrages en Limousin, Vézère Ardoise en Limousin
bénéficient du label Pays d'art et d'histoire ; Angoulême, Périgueux,
Poitiers, Riom bénéficient du label Villes d'art et d'histoire.



" Il est tout naturel que ce soit la porcelaine qui ait
la première place dans la céramique architecturale
de l'avenir " .